

L'Humanité - 11/05/2001 – Critique

*DES CORPS A JET CONTINU*

Par Muriel Steinmetz

Après *Braindance*, présenté aux Abbesses à l'automne dernier, Gilles Jobin revient sur le plateau avec *Moebius Strip*, un travail de longue haleine axé sur le mouvement continu. Voici une pièce aboutie. Une merveille d'élaboration. Un bijou de scène, suivi de bout en bout avec beaucoup de constance. Avec *Moebius Strip*(1), Gilles Jobin développe son action sur un sol quadrillé, qui, tour à tour, prend figure de toile abstraite, puis de vue plongeante comme il en est à New York. Les performances d'une Trisha Brown, suspendant ses interprètes depuis des cordes nouées sur les toits carrés de la Grosse Pomme, ne sont-elles pas ici saluées en creux ?

Premières arrivées : les chaussures ! Gilles Jobin dispose ses interprètes comme des traits jetés sur une surface plane, par avance quadrillée. Ils ont la bougeotte. Vêtus de chemises et de pantalons qu'on oublie vite, ils s'allongent sur le dos, sur le ventre, la main sous le pubis comme une citation du *Faune* de Nijinski. De telles images jaillissent parfois sans crier gare. L'exercice dure un temps. Les corps à terre figurent les éléments d'une toile abstraite, géométrique. Une circulation infinie souffle sur la pièce comme un climat. C'est que le mouvement est la grande affaire du chorégraphe. C'est question d'expansion progressive, de transitions mangées par la fluidité des poses. D'abord individualités solitaires, les interprètes perdent leur identité vestimentaire. Ils se dénudent, laissent voir leur uniforme constitué d'un tee-shirt blanc et d'un slip noir. Maigre paquetage ! Les postures à quatre pattes prennent le pas sur l'aplat des corps. Ces poses de soumission affleurent par salves brèves.

L'espace gagne en relief. Les cinq interprètes escaladent à terre - les lignes peintes au cordeau. La platitude originelle se mue en verticalité. Les carrés se font vitres. L'œil du spectateur bifurque, emporté par une puissance ascensionnelle. Tout repère spatial s'estompe, depuis une illusion d'optique fomentée en postures au-dessus du vide. De nouvelles directions s'inventent sans fin. Gilles Jobin ouvre à jet continu jusque dans les blancs, ces immobilités de chorégraphe. L'attente inspirée suit de près les poussées créatrices. On pense au peintre devant sa toile, lequel prend du recul, avant de modifier son agencement de couleurs et d'objets. Le tout crée un mouvement continu, troué d'immobilités que biffe ce qui, en creux, les travaille. N'oublions pas que le père de Gilles Jobin était peintre, fou d'abstraction géométrique. Prenant du large avec son paternel - pour y mieux revenir en fin de soirée - Gilles Jobin se paie trois ou quatre figures de style. Les corps entrent en contact étroit. Exit, un temps, le quadrillage au sol. La pièce se joue en trois dimensions ! terre, sous la forme d'une figure à cinq composantes, ce sont eux-mêmes qu'ils escaladent, en une varappe des corps, avec prise directe de l'un par l'autre. La figure ainsi créée oscille et se déplace avec eux. Un tel procédé, Gilles Jobin l'exploite à tout va, non sans lasser. : quatre pattes, les bras tendus comme des colonnes de chair,

les interprètes font le pont, sous lequel l'un d'eux passe, sitôt relayé par son plus proche voisin. Puis, c'est leurs mains qu'ils jettent aux pieds d'une des danseuses, comme autant de tapis déployés sous ses pas.

Le clou du spectacle, son véritable centre, Gilles Jobin nous l'offre en fin de soirée. Décentrage salutaire. C'est dans une pénombre grandissante qu'il officie (lumières de Daniel Demont). Aveuglement volontaire, à composante freudienne ? Nul ne sait. Le noir pressenti ne clôture pas d'emblée la représentation. C'est propice à la retenue du souffle de chacun, comme devant toute fin irrémédiable. De fait, la mort annoncée dure longtemps ! Voilà une manière fine de jouer avec nos nerfs, qu'un Jérôme Bel a su dire, à sa façon ironique, dans son Dernier spectacle. Le plateau, les danseurs le couvrent de feuilles blanches de format A3. Les lignes noires - qui s'y lisent en creux - forent la scène comme des canyons vus de haut. Sur ces toits du monde, les danseurs dominent, sous l'espèce de géants perchés. La musique tantôt liquide, tantôt menaçante de Franz Treichler se porte à merveille sur ce damier. Chacun des danseurs est l'électro-acousticien qui ouvre sur un clavier trop grand. Les corps diminuent à mesure que la lumière baisse. Ils se payent parfois un sprint dans l'ombre. Ce sont des formes vagues et blanches qui galopent, tels des rats piégés dans un labyrinthe. C'est dire si les images muent en permanence.

(1) Moebius Strip, 2e programme. Une création de Gilles Jobin, au Théâtre des Abbesses